Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 47

Artikel: La veillée du "vin cuit"
Autor: F.C.R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219108

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

62me ANNÉE. — N° 47. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 22 novembre 1924

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de novembre et de décembre.

LETTRE DE LA MI-NOVEMBRE

UNE rubrique dans nos journaux qui ne peut que frapper les lecteurs est celle de l'entr'aide helvétique. En effet, de tous côtés, les listes s'allongent pour les secours, non seulement, à nos confédérés dans le malheur, mais encore à nos voisins au-delà des frontières.

Le canton de Vaud, nous pouvons le dire sans vantardise, répond à tous les appels avec une générosité très large. Ne voyons-nous pas des ventes atteindre vingt mille francs dans des localités qui ne sont ni des grandes villes, ni des centres importants. C'est donc que les plus modestes y vont de leur obole.

Par ces temps où l'on dit que le matérialisme, l'appât du gain dominent les consciences, ces constatations sont réconfortantes et nos *populations* prouvent par leur élan à tendre la main aux infortunes que la cordialité vaudoise est toujours prête à se manifester. Il est un événement dans les annales de l'entr'aide qui comme tant d'autres est tombé dans l'oubli mais que les lecteurs du *Conteur Vaudois* ne m'en voudront pas de rappeler.

Une Vaudoise, distinguée par son patriotisme fervent a qualifié cette journée d'historique ; elle le mérite par l'ampleur qu'a prise le déploiement de la générosité.

C'était au temps où nos bonnes villes rationnées, tournaient vers les campagnes des regards d'envie ; dans les fermes vaudoises on avait du lait, du pain, des pommes de terre, du beurre, de la farine, sans compter, et en outre, on voyait sur les tables, du miel, des œufs et bien d'autres douceurs ; on avait de l'huile pour la salade, de la chicorée à café, des jambons et des saucisses, autant de produits délicieux dont on n'osait plus même rêver, en ville. C'est alors que pour contribuer au Don national, les dames qui veillent aux destinées de l'Association des Vaudoises portant costume, imaginèrent le marché des Vaudoises sur Montbenon.

Ce marché devait apporter aux ménagères de Lausanne, ces denrées devenues si rares, et cela à prix abordables et « sans cartes ».

Et ces denrées, c'étaient les fermes vaudoises qui allaient les fournir, on le leur demanderait et elles le feraient, cela était certain.

En vérité ce fut la campagne vaudoise qui fournit le marché que les Vaudoises tinrent en personne, dans leur costume au fichu frais et au coquet bonnet à dentelle. Ce fut avec un élan magnifique et avec entrain que la campagne vaudoise donna ; les chars se succédaient sur Montbenon ; tel syndic conduisait lui-même une montagne de sacs et de paniers ; des camions amenaient de la gare des marchandises expédiées par chemin de fer ; les employés des postes fédérales apportaient des monceaux de paquets express des coins les plus reculés du canton.

Aussi comme la vente marcha ; on fit des heureux de tous côtés ; on vendit à prix modérés toutes ces bonnes choses et l'on constitua pour le Don national, une fort belle somme.

Et de tous côtés, aussi, ce fut une louange sincère et chaleureuse à l'adresse des ménagères vaudoises, déposant libéralement ce riche butin dans les paniers des quêteuses en le recouvrant d'une grande gerbe de fleurs qui ornent tout jardin campagnard, « pour être donnée par dessus le marché » avaient-elles dit.

Un Anglais de passage à Lausanne, enthousiasmé par cette manifestation originale, dont il fit, du reste, un récit vibrant dans un quotidien britannique, paya cinq francs, un œuf du marché des Vaudoises qu'il emporta et qui figure dûment étiqueté dans les vitrines du Musée de son journal. *Mme David Perret.*

HENRI QUATRE ET LÈ Z'OUYE

TOU Râi ne sè pllièsâi pas tant tsi li, l'amâve mi sè promenâ pè la campagne. Cein lâi tsandzive sè z'idée. On dzoi qu'ètâi zu sè promenâ po sè diverti on bocon, l'avâi prâi on lâivrou po liaire. S'achetâve dâi iâdzo vè on bosson, aô bin su on banc dèso on sapin.

Vouaitive son lâivrou dâi momeint et pu chondzive à ti le tracas qu'on hommo pâo avâi dein le plie hiote foncchons pô gouvernâ on payi.

On dzor que fasâi bin tsaud, s'ètâi acheta su on banc à l'ombro d'on blliessounâ et s'ètâi eindroumâi, lo codo su lè dzènâo.

Mafâi, tot d'on coup, l'ire tsesâ su son nâ et s'ètâi griffa su dai pierrette que sagnolâvè on tant sâi pou.

L'âi avâi on petit riô pas bin lien, quôtie cambâïe, io l'ire zu sè lavâ ; ein amont dè cllia campagne, lâi avâi on bouêbou que gardâve dai z'oûye. S'einbantse ver li po dèvesâ on tantinet. Ein vollient s'ein reintornâ, l'a vu que l'avâi âoblliâ son lâivrou.

L'a dèmandâ âo bouêbou se volliâve allâ queri son lâivrou vè clli blliessounâ su lou banc et lâi baillé onna pîce d'ardzeint.

— Vai monchu, fâ lo mousse, ie vu bin alla, mâ vo faut mè gardâ mè z'ouye peindeint que i âodri lé. Lâi baillè l'ecourdja et pu via. Mafâi ! Lè bougresse de bitè l'ant d'abo vu que nire pllièrein lou bouêbou, l'ant quemeincî à bramâ et à corre. Lou râi l'a manèyi l'écourdja tru rido, que lè z'oûye l'irant quasu totè lavi quand le bouêbo l'è revegna. Lou bouêbou l'a prâi l'écourdja dâi man et l'a moriginâ Henri IV que l'a de :

— Sâ-tou à cô te repond dinche ? Ie su lou râi Henri !

— Mein fotou bin, cô vo z'itè. Tot cein que sè l'è que vo ne vaillâi rein po gardâ lè z'ouye, lâi repond lo bouêbo. Et Henri quatro s'è ein allâ tot bossu ein rizeint.

Transmis par E. P., Morges).

LA VEILLÉE DU « VIN CUIT »

C'EST dans une espèce de chambre à lessive de campagne, aux murs noirs, au plafond noir à larges poutres. Dans un angle monte une lumière rouge, vacillante, qui dessine les contours d'un établi de menuisier, de scies suspendues au mur, des sacs dressés sur le sol cimenté ; elle masque la rondeur de courges entassées, peint au plafond d'épaisses ombres derrière chaque poutre. Deux silhouettes de femmes sont posées contre les vapeurs roses qui s'échappent du foyer en tremblotant : l'une, debout, longue, mince, avec un visage maigre, des yeux enfoncés au regard dur, s'incline, de temps en temps, vers le chaudron. Les coins de sa bouche descendent ; la flamme met un petit éclair dans ses yeux, mais ses lèvres ne bougent pas, on dirait qu'elles sont figées depuis toujours et qu'elles n'ont jamais souri. L'autre est assise nonchalamment sur un tas de bûches, plus couchée qu'assise. Elle a tourné vers le feu un visage calme aux joues rondes où les ombres ne marquent pas encore de rides.

La vieille se penche lentement, fronce ses sourcils noirs à cause de la vapeur brûlante ; la jeune prend une bûche, qu'elle pousse entre les braises et le ventre rond des chaudières. On entend quelques craquements comme quand on passe la main sur le dos des chats ; des cordons de fumée s'éparpillent en fils vers le plafond ; les flammes montent ; tout devient un moment plus jaune et plus clair...

Un bruit de pas... Les femmes se sont retournées et ont regardé vers la porte ouverte. Une ombre vague était sur le seuil de la porte ; elle n'a pas bougé d'abord, puis : « Entrez seulement ! » C'était Pelon. Il avait balayé la grange, jeté un dernier coup d'œil à l'écurie et était parti, sans même changer de blouse. Pelon a dit : «A-t-il de l'avance, ce vin cuit ? » Ses paupières clignotent parce que la fumée lui pique les yeux ; il s'appuie à l'établi malgré que deux bancs aient été apportés. Puis c'est Jaques qui est entré en traînant ses socques délacées, Jacques le « benet » avec son chapeau de feutre informe et crasseux, ses yeux ronds sans vie et son menton en pyramide. Albert, le beau garçon, à la moustache bien taillée, à la voix claire, aux gestes assurés, parce qu'il est riche, Albert est venu aussi avec des filles (on le rencontre toujours avec des filles) ; l'une a des cheveux noirs, au teint pâle et de petits yeux noirs ; l'autre de grosses joues roses et rouges : des blondes, des brunes, des noires, des maigres, des grasses, quelques jolies, des laides

aussi. Il est arrivé des enfants ; même un vieux et une vieille. L'un passe devant l'autre, tourne autour de l'autre ; les visages disparaissent, reparaissent un pas plus loin, sont vues de face, de profil. C'est, autour de la table, un grand mouvement de têtes, de bras, de mains qui se serrent et sur les murs, de longues ombres au nez énorme se choquent et se pénètrent fantastiquement.

Toute la compagnie s'est assise dans un bruit de voix et de tabourets bousculés. Une lampe a été posée au milieu de la table. D'un côté, on ne voit que de larges dos noirs et des casquettes se découper autour de la lampe ; de l'autre côté s'aligne un rang inégal de faces jaunes, riantes ou sérieuses, couronnées de cheveux fins et presques blancs, inondés de lumière. Les pâles rayons de la lampe n'ont pas la force d'aller plus loin ; les murs et le plafond se distinguent à peine ; le feu des chaudrons les colore par intervalles, des choses sont devinées, puis la nuit les efface.

On brouille les cartes ; on les distribue trois par trois ; les petits paquets bleus s'élargissent en éventail dans les mains, et : « Du jeu ? ». On regarde si Albert est prêt, parce qu'on n'oserait pas commencer avant qu'il ait dit : (Ça joue »). Les mains frappent la table, régulièrement, comme quand on bat au fléau dans les granges.

— Cinquante !

— Ça te fait de l'avance.

Puis, un moment de silence : c'est le tour de Pelon...

— Quelle gaffe, mon pauvre Pelon. Tu n'as pas appris grand'chose dans ton séjour à l'étranger. (Il faut savoir que Pelon s'est couché pendant trois jours dans le tas de paille de son patron pour ne pas aller labourer.) Alors, c'est un bruyant éclat de rire. Pelon rit aussi.

La vieille n'a pas quitté sa place près du feu. Elle se penche sur les chaudrons, les remplit avec une longue poche de cuivre à mesure que le niveau du liquide baisse ; le jus noir cesse un moment de cuire ; puis, peu à peu, les gros bouillons font de nouveau leur bosse d'écume. La jeune tisonne le brasier ; son visage est rouge ; la sueur, en coulant, a marqué des traces sur ses joues.

— Une autre fois, couche-toi sur une gerbe et mets-y une trappe à renards dessus ; tu es sûr qu'on t'y laissera plus tranquille.

Pelon ne se fâche pas ; il rit avec les autres.

* * *

Il est tard. On se frotte les yeux ; est-ce la fumée ? est-ce le sommeil ? La jeune femme s'est levée ; elle est sortie. Un peu plus tard elle revient avec un grand pot de thé qu'on boit dans des bols blancs ; une fille aide à remplir les tasses, une autre passe le pain et le fromage. Jean voit que c'est la fin ; il est content d'avoir eu tout ce monde, toute cette gaîté dans sa maison, il offre encore un « petit verre ».

Alors, on s'est levé ; la table a été poussée, les jambes des tabourets ont grincé encore une fois, les ombres se sont encore promenées sur le mur, plus grandes et plus mobiles ; les voix ont parlé toutes ensemble, les rires ont sonné plus fort et les clous ont crié sur le pavé ; Jacques est sorti le dernier en traînant ses socques... On entend encore des paroles vagues, lointaines, toujours plus faibles, que renvoie la montagne à l'épaisse chevelure, coiffée de sa tour carrée.

Il n'est plus resté près des chaudrons que deux ombres : l'une longue, au regard tragique parce que la vie lui a été dure ; l'autre avec la paix et le contentement sur le front...

F. C. R.

Les bons serviteurs. — Au bureau de placement. — Vous désirez un domestique qui soit resté longtemps dans la même place ? J'en connais un qui est resté dix ans.

— Où ça ?

— A la colonie d'Orbe...

LE GLOSSAIRE DES PATOIS DE LA SUISSE ROMANDE

I

Cette fois, ça y est ! Ceux qui, chez nous, attendaient depuis longtemps ce grand jour, peuvent le fêter et se réjouir. Le premier fascicule du « Glossaire romand » a paru. Les richesses qu'il nous apporte dépassent grandement nos espérances.

La préface, qu'on aimera à relire, est signée du président de la commission philologique du « Glossaire », M. Arthur Piaget, le savant historien neuchâtelois. Cette belle page mériterait d'être reproduite ici en entier. Je regrette d'être obligé, faute de place, d'y faire des coupures, d'autant plus que l'auteur considère (ce qui l'honore doublement) comme l'honneur de sa vie d'avoir été appelé à l'écrire.

Le « Glossaire des patois de la Suisse romande », dit M. Piaget, commence à paraître. Cela n'a l'air de rien : un nouveau dictionnaire après tant d'autres, un livre de plus.

Nous vivons à une époque d'utilitarisme, d'affarisme, de démagogie et de tyrannies économiques ; les réparations et le change, les pugilats aux Chambres et les matches de boxe, remplissent les journaux. Comment les lecteurs, toujours pressés, qui se nourrissent quotidiennement de tels mets, liront-ils l'entrefilet qui leur annoncera l'apparition d'un Glossaire des patois romands ? D'un œil distrait, sans se douter que c'est un événement de premier ordre, scientifique, patriotique et spirituel.

« Y a-t-il encore une Suisse romande, demandait Samuel Cornut, en 1912 ? Si la Suisse romande forme une nation, minuscule sans doute, diverse assurément, mais une, on en cherchera le lien, j'imagine, non pas dans les circonstances politiques ou économiques, décevantes et contradictoires, mais dans le génie même des habitants. Une nation, selon la définition de Renan, est une âme, un esprit, une famille spirituelle. Où chercher l'esprit de la famille romande, ce qui a fait sa cohésion ? Dans la littérature, mais, mieux encore, dans le langage indigène, riche d'inspiration et de vie...

« Le « Glossaire des patois » contient donc, peut-on dire, la meilleure révélation de l'âme du pays romand. Nous y trouvons l'homme de chez nous dans sa plénitude, avec ses désirs et ses besoins ses joies et ses peines, ses deuils, sa tristesse, sa poésie. Nous y retrouvons nos pères. En regardant bien, nous nous y trouvons nous-mêmes, puisque nous sommes taillés dans l'étoffe du passé et que nous portons en nous l'âme de nos ancêtres...

« Pendant longtemps, les Romands ont soupiré après un glossaire pareil et même ils désespéraient de le voir jamais paraître. Ce premier fascicule soulage nos consciences. Laisser les patois se perdre sans les recueillir méthodiquement et pieusement, laisser, comme disait Juste Olivier, « s'envoler l'âme de nos pères sans faire un seul effort pour la retenir », eût été plus qu'une négligence : une infidélité et une trahison. Nous aurions été, de propos délibéré, de mauvais fils. Nous aurions commis une sorte de crime envers l'esprit romand. Le « Glossaire » qui commence à paraître nous réhabilite à nos yeux. Nous le saluons avec émotion. C'est la voix même de la patrie.

« Le « Glossaire des patois de la Suisse romande » qui satisfera les plus difficiles, est l'heureux accomplissement d'un désir au moins centenaire. Directement et indirectement, il a été préparé de longue date. Plusieurs tentatives ont été faites jadis, qui ont avorté. Citons les noms de ces précurseurs, auxquels aujourd'hui nous rendons hommage. Le doyen Bridel compila vers 1820 un « Glossaire du patois romand » que la Société d'histoire de la Suisse romande a publié en 1866 par les soins de Louis Favrat ; Arnold Morel-Fatio a réuni, de 1878 à 1886 d'abondants matériaux « pour servir à la confection d'un « glossaire ». Et combien d'autres publications particulières, locales ou régionales, faudrait-il énumérer, jusqu'au « Glossaire du patois de Blonay » de Mme Louise Odin ? Mais la grande œuvre du glossaire de tous les patois de la Suisse romande, sans lacune, sans défaillance, qui oserait jamais l'entreprendre ? Qui ferait cette enquête minutieuse et formidable ? C'était le dernier moment. Si le patois est encore parlé dans quelques régions de la Suisse romande, dans d'autres il a complètement disparu. Dans beaucoup d'endroits, seuls des vieux, qui se comptent sur les doigts de la main, le connaissent aujourd'hui. Quant aux jeunes, instruits à l'école primaire, ils ne le savent plus et peut-être même le méprisent. Les vieux meurent tous les jours et avec eux les derniers témoins. En 1886 déjà, Favrat disait : « Nos patois sont bientôt de l'histoire ». Louis Favre, à Neuchâtel, déclarait qu'il était urgent d'élever « un monument » à l'idiome de nos pères « dont la dernière heure, disait-il, sonnera avec celle du présent siècle ». Il écrivait ces lignes en 1895.

« Ce monument, le voilà ! Décidément, la Providence fait bien les choses. Quand il le faut, quand on croit tout perdu, elle suscite les hommes. La grandeur et les difficultés du projet étaient telles qu'on avait renoncé à croire possible sa réalisation. On était résigné à se contenter de travaux partiels, puisque, pour mener à chef l'enquête totale, il fallait trois choses qu'on trouve rarement ensemble, beaucoup de science, beaucoup d'argent et beaucoup de temps.

« Un homme vint qui était jeune, qui avait la science et qui, à défaut d'argent, avait la foi. Louis Gauchat a raconté lui-même comment il fut amené à consacrer sa vie à cette œuvre qui sera sa gloire... comment enfin il exposa son audacieux projet aux autorités scientifiques, gouvernementales et financières. Tous l'encouragèrent. Le conseiller fédéral Welti s'écria : « Il faut que cela se fasse ! » Le conseiller d'Etat neuchâtelois John Clerc eut l'intelligence et le mérite de prendre l'affaire en main...

« On ne saurait trop admirer la science des quatre auteurs du « Glossaire » (MM. les professeurs L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet et E. Muret), qui sont depuis longtemps des maîtres, leur finesse d'esprit, leur compréhension délicate et vaste, mais aussi leur désintéressement, sur lequel je devrais insister et sur lequel je passe. On verra comment ils ont su mettre en bonne lumière les trésors qu'ils ont découverts. Aussi leur « Glossaire » n'est-il pas ce que sont beaucoup de dictionnaires, un squelette. Par l'abondance et la richesse des renseignements, il est comme une encyclopédie de la langue, de la pensée, de la vie romande.

« Ces quatre savants ont jusqu'ici consacré au « Glossaire » vingt-cinq années de leur vie. Pendant un quart de siècle de labeur ininterrompu, ils ont enquêté, contrôlé, accumulé. La récolte est là. Il s'agit de l'engranger. Or publier un tel amas de matériaux est une grosse affaire. La Confédération, les cantons romands, les Sociétés d'histoire et autres, les particuliers surtout, ne voudront pas laisser le « Glossaire » sans les ressources indispensables. Ils subventionneront, ils souscriront, ils placeront ces volumes dans toutes les bibliothèques

« Il est clair qu'une œuvre de ce genre ne peut se publier au galop. Il faut y mettre le temps et les soins. Mais il ne faut pas non plus qu'elle traîne et qu'elle risque de perdre en route les premiers souscripteurs et les rédacteurs eux-mêmes. Puissent donc les rédacteurs se hâter lentement ! Ils ont commencé, ils doivent être impatients de continuer et d'achever. Qu'ils s'y mettent, comme ils l'ont fait jusqu'ici, de tout leur cœur, de toute leur science et leur conscience, persuadés que tant qu'il y aura des Vaudois et des Valaisans, des Genevois et des Jurassiens, des Fribourgeois et des Neuchâtelois, leurs noms vivront dans la mémoire et le cœur des Romands. »

On ne saurait mieux dire ! Certainement, Monsieur Piaget, que la Providence fait fort bien les choses, jusqu'en vous choisissant pour écrire la préface du glossaire de nos patois.

(A suivre). **Octave Chambaz.**

UN JOUR DE PLUIE

Il existe des personnes dont les goûts sont changeants : elles oublient le livre lu pour le livre nouveau : la fleur fanée dont elles ont aimé le parfum pour celle qui vient d'être cueillie, la mode d'hier pour la mode d'aujourd'hui, l'affection vraie et fidèle à l'affection fraîchement éclose. Si la nature elle-même ne leur apportait pas d'assez fréquentes variations, les haies toujours blanches, les prés toujours verts, le ciel toujours bleu finiraient par les ennuyer; elles en arriveraient sans doute à dire avec un poète de genre morose, cette étrange parole : « Il peut nous lasser l'azur sans nuage ! »

Et ceux qui aiment les impressions variées, ceux que le beau temps finit par fatiguer, peuvent être contents en ce jour, car il pleut !

Quel temps sombre ! quelle mélancolie dans les arbres immobiles ! quelle tristesse cette pluie qui tombe sans relâche répand autour de nous et jusqu'au fond de nos cœurs !

Mais, puisqu'un peu de changement est nécessaire à notre nature imparfaite, puisqu'aujourd'hui le soleil fait grève et que les oiseaux, blottis dans